Document généré le 19 avr. 2024 19:13

Jeu
Revue de théâtre

Zab Maboungou
La méthode rythmique du souffle

Solange Lévesque

Numéro 72, 1994

Scènes et cultures

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28759ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lévesque, S. (1994). Zab Maboungou : la méthode rythmique du souffle. *Jeu*, (72), 91–93.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Solange Lévesque

Zab Maboungou

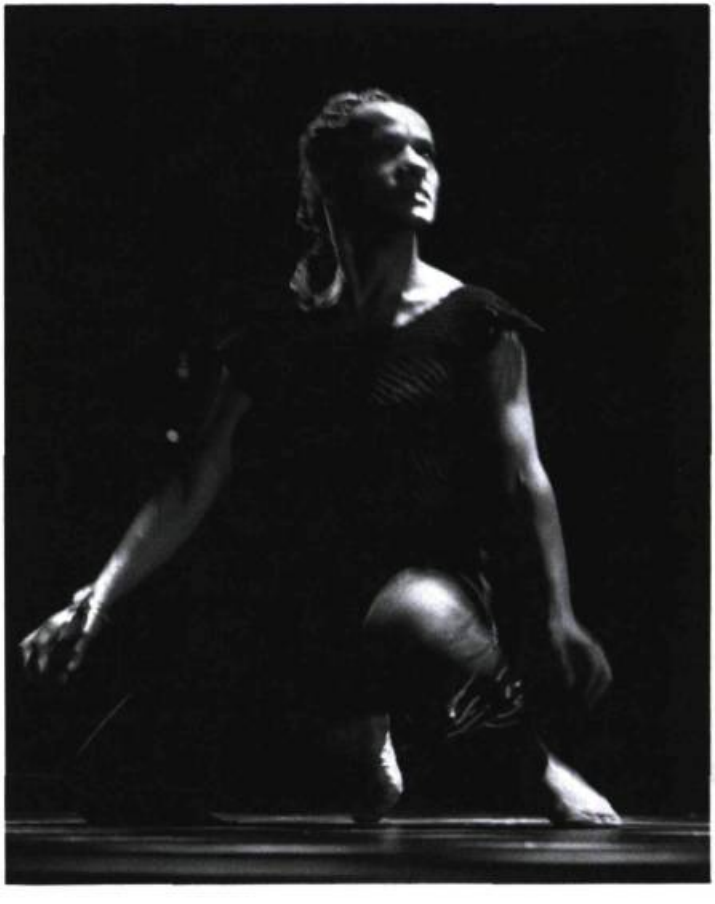
La méthode rythmique du souffle

Zab Maboungou habite le Québec depuis une vingtaine d'années. Ses origines sont zaïroises (le Zaïre est l'ex-Congo belge), mais elle est née à Paris d'un père africain venu dans la capitale française pour y étudier et d'une mère bretonne. Une histoire d'amour, la jeunesse et le goût de voir du pays ont fait qu'elle est venue ici, croyant au début qu'elle n'y resterait pas plus qu'un an. Maintenant reconnue et très respectée dans son milieu, elle enseigne la danse et elle est aussi professeure de philosophie au Cégep Montmorency. La meilleure façon de vous la présenter, de vous faire partager son enthousiasme, sa vitalité et la richesse de sa pensée, c'est de vous inviter à l'écouter.

« Mes origines sont africaines, mais je ne dirais pas que c'est la danse africaine que j'apprends à mes étudiants : c'est la danse, d'abord et avant tout ! Je mets l'accent sur la danse, et non sur les aspects ethnologiques ou anthropologiques auxquels les gens s'attendent inévitablement, du fait que je suis, comme on dit, issue d'une minorité ethnique. Bien sûr, au premier abord, je représente quelque chose d'exotique, d'étranger ; on s'attend à ce que j'enseigne la danse de la pluie, des sorciers, etc. Ce n'est pas du tout mon approche. Évidemment, lorsque les étudiants posent des questions, je n'hésite pas à leur dire que tel rythme est né dans telle circonstance, mais l'accent, pour moi, est vraiment mis sur la danse. À partir de l'héritage que j'ai moi-même reçu, c'est-à-dire ma formation en danse, j'ai cherché, j'ai exploré le mouvement pour parvenir à quelque chose d'original. Pour enseigner, je ne pouvais pas simplement me contenter de me présenter avec ce prétendu héritage ; il fallait que je réfléchisse sur ce que j'avais en moi, et ce que je pouvais en faire, et pourquoi j'aimais telle chose, et pourquoi je voulais l'enseigner, et comment, et selon quelle méthode. J'ai donc poursuivi cette exploration, et j'ai mis au point une méthode que j'appelle la *méthode rythmique du souffle*.

C'est la respiration qui est à la base de la *méthode rythmique du souffle*, et si je parle de *souffle* plutôt que de respiration, c'est que le souffle est un concept plus large, plus global, qui inclut nombre de choses. Il enveloppe plus que la personne et que l'air qui passe en elle ; il englobe tout ce qui se passe autour de la personne ; ce n'est pas pour rien que le mot souffle revient si souvent dans la littérature : en plus d'être englobant, le souffle est

fluide, il assure une continuité, un lien qui s'établit entre les choses du monde. C'est ce que je cherche, tant dans la danse que dans la vie. L'une va d'ailleurs avec l'autre. *Rythmique* veut dire que, ce souffle-là, je ne peux pas l'aborder de façon globale, car je ne possède pas les moyens de le faire : je suis limitée par le corps que j'ai. Pour que mon corps puisse faire usage de ce souffle, agir avec lui et, mieux encore, *être dans ce souffle*, il faut qu'il trouve un langage qui lui convienne, des moyens, des canaux par où il puisse passer, circuler dans ce souffle. Ce sont les rythmes, qui sont des partitions du temps, qui nous permettent d'être dans le temps. En jouant avec ces partitions, on découvre toujours, en quelque sorte, un autre temps. Le temps lui-même est infini, absolu ; on ne veut ni ne peut le rencontrer, mais simplement découvrir de nouveaux passages ; l'ouverture d'un passage, c'est cela, pour moi, la danse. Mon corps, je m'en sers comme d'un médium pour ouvrir des passages. Et c'est ce que je tente d'enseigner à mes étudiants en danse. J'ai fait beaucoup de philosophie, et je l'enseigne également, mais je pourrais dire que l'art est supérieur dans sa démarche, en ce qui me concerne. Et Dieu sait si j'ai aimé et travaillé la philo ! Je veux atteindre l'art ; c'est une prétention que j'ai, une sacrée prétention ! L'art me fournit quelque chose qui est au-delà de la philosophie ; la philosophie m'aide beaucoup, entre autres à me défendre dans le domaine de l'art, parce que la société résiste contre l'art, elle a mis en place toutes sortes de mécanismes qui font qu'elle empêche l'art, lui fait obstacle ; en tant que philosophe, ma pensée s'est renforcée et s'est constituée dans la défense de l'art. Elle ne remplace rien, elle soutient. L'art se situe au-delà, demeure ma recherche essentielle, ultime.



Zab Maboungou dans *Reverdanse : rythmes et poétique africaine*, dans le cadre de l'événement « Les ailleurs de la danse », qui s'est tenu à la Bibliothèque Nationale en 1994. Photo : Xavier Lluis.

C'est à la demande des gens d'ici que j'ai commencé à donner des cours. Moi, je voulais simplement danser, et je le faisais dans toutes sortes d'occasions ; danser m'est toujours apparu comme tout naturel. J'avais un peu peur que l'enseignement ne tue en moi le goût de l'art et une forme d'énergie ; j'avais le sentiment de devoir me préserver pour préserver l'art de la danse. Mais les requêtes des gens se faisaient insistantes, et j'ai fini par accepter. S'ils sont venus me chercher, je me dis que c'est qu'il y avait en eux quelque chose qui, déjà, pouvait rendre possible la rencontre. C'était un signe que le Québec s'ouvrait, et moi j'ai été présente et consentante. Cela fait maintenant vingt ans, et j'ai vu un énorme changement s'accomplir. Quand je suis arrivée, plusieurs ne savaient pas ce que c'était que l'Afrique ; pour eux, le Brésil, Cuba ou l'Afrique, c'était

la même chose ; il y avait une ignorance très grande de l'extérieur. Et puis tout s'est mis à changer très vite. Mon intégration ici s'est donc faite par la danse... bien avant la philosophie !

Je dis intégration, et pour moi, c'est un mot piégé. Je me demande ce que ça veut dire, d'être *bien intégrée*... D'autant plus que je suis artiste. On peut avoir vécu ici, auprès de parents « pure laine », et ne pas se sentir intégré. Être bien intégrée, cela peut cacher un discours qui veut dire qu'il faut embrasser la culture d'ici, etc. Moi, la culture, je la fais ; je considère que je participe activement à la culture du Québec. Et les gens qui suivent mes cours ne cessent de me le confirmer. Quand j'ai commencé à recevoir aux cours les enfants de mes premiers étudiants, j'ai su que j'étais là depuis un bon moment ! Je rencontre plusieurs anciens étudiants partout, dans la rue, je me sens participer activement et d'une manière très dynamique aux mouvements de la vie elle-même. Et ça, c'est important. C'est d'ailleurs un peu l'histoire de ma vie que de voyager dans les cultures et les idéologies ; en vivant ici, je continue de me percevoir comme quelqu'un qui ne correspond jamais simplement à une image toute faite et bien faite par d'autres, des institutions, des nations, des états, des langues, des religions, etc., et cela me convient tout à fait. Les gens ont toujours l'impression que ça doit être « plus difficile à vivre », parce que je viens d'ailleurs... C'est difficile comme la vie est difficile, ni plus ni moins ! Est-ce que je me sens bien ici ? Des fois oui et des fois non, comme les Québécois. La qualité d'être dans la vie n'a pas à voir avec la couleur de la peau. S'engager « en tant que Québécois », qu'est-ce que cela veut dire ? Moi, je viens d'ailleurs et je vis ici. Vous, vous venez d'ailleurs et vous l'avez oublié. » ◆

Pour que mon
corps puisse [...]
être dans ce souffle,
il faut qu'il trouve
un langage qui
lui convienne,
des moyens,
des canaux par
où il puisse passer,
circuler dans
ce souffle.